

Coups d'oeil

Number 209, September–October 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48820ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

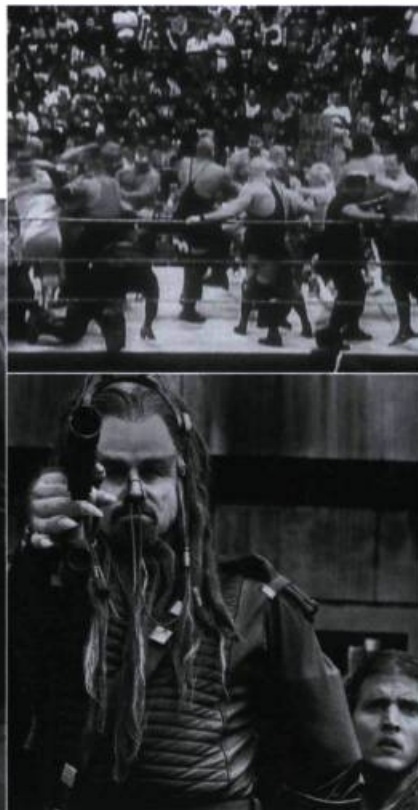
[Explore this journal](#)

Cite this review

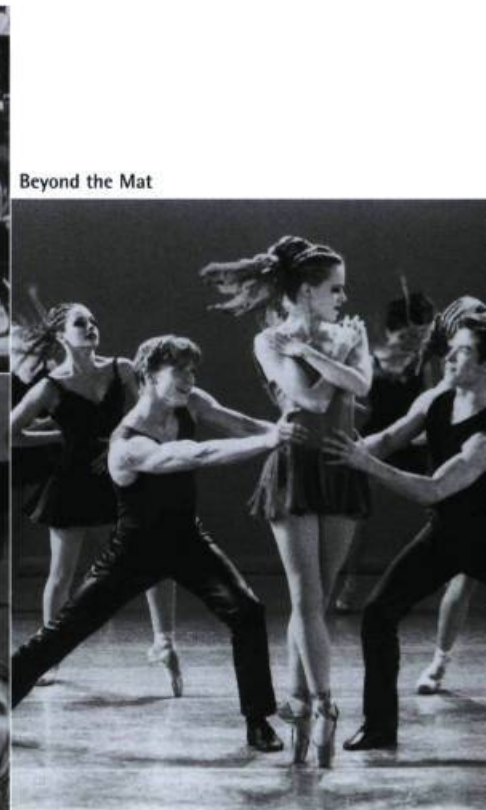
(2000). Review of [Coups d'oeil]. *Séquences*, (209), 54–58.



Butterfly



Battlefield Earth



Beyond the Mat

Center Stage

THE APPLE

Sib — Iran/France 1998, 86 minutes — Réal. : Samirah Makhmalbaf — Scén. : Mohsen Makhmalbaf — Int. : Masume Naderi, Zahra Naderi, Gorbanali Naderi. Contact : Makhmalbaf Productions (Iran).

Deux fillettes sont enfermées par leurs parents pendant onze ans jusqu'au moment où des voisins décident d'agir afin de libérer ces enfants qui n'ont jamais joué dans la rue. Primé dans de nombreux festivals internationaux, ce premier film de Samira Makhmalbaf profite de la simplicité de sa composition pour rendre de façon réaliste la cruauté de l'âge adulte et l'innocence de l'enfance. La caméra n'est qu'un témoin de la libération de Massoumeh et Zahra qui découvrent enfin leur rue, ses habitants et ses enfants. La vérité avec laquelle *The Apple* capture la nature enfantine rappelle ce que François Truffaut avait accompli avec *L'Argent de poche*. Un délice. (LB)

BATTLEFIELD EARTH

Terre, champ de bataille — États-Unis 2000, 117 minutes — Réal. : Roger Christian — Scén. : Corey Mandell, J.D. Shapiro, d'après le roman de L. Ron Hubbard — Int. : John Travolta, Barry Pepper, Forest Whitaker, Kim Coates, Richard Tyson, Kelly Preston — Dist. : Warner Bros.

À l'unanimité démolé par la critique, *Battlefield Earth* est l'un des pires navets de toute l'histoire du cinéma. Et pour cause. Rien ne fonctionne dans ce ramassis de clichés à la sauce science-fiction empruntés aux *Star Wars* et autres copies conformes,

ni le scénario confus et abracadabrant, ni la mise en scène somme toute bâclée, ni les acteurs peu crédibles. John Travolta a eu beau s'occuper de toute la promotion du film tourné en partie à Montréal et soutenir ce projet adapté du roman du fondateur de l'Église de Scientologie, Ron L. Hubbard, la mégaproduction n'a pas attiré les foules. La foi a parfois ses limites. (PR)

BEYOND THE MAT

États-Unis 1999, 102 minutes — Réal. : Barry W. Blaustein — Scén. : Barry W. Blaustein — Dist. : Lions Gate.

Aux États-Unis, l'industrie de la lutte professionnelle récolte des millions de dollars chaque année. À l'instar d'Hollywood, cette machine a su créer ses propres vedettes, adulées partout. Le documentaire de Blaustein nous montre ces gladiateurs des temps modernes sous un jour inusité, qu'il s'agisse de Terry Funk, de Mike « Mankind » Foley ou de Jake « The Snake » Roberts. Outre les inévitables séquences de matches (le plus souvent truqués), le cinéaste s'incruste dans la vie privée de ces athlètes qui, malgré les apparences, mènent la plupart du temps des vies errantes et dépourvues d'harmonie familiale. Un document sobre et particulièrement sincère. (EC)

BONE

Canada 1999, 78 minutes — Réal. : Eugene Garcia — Scén. : Eugene Garcia — Int. : Marisa Malone, Romano Orzari, David Andrew Barrett, Eva Gaspar, Mark Houghton, Patrick Garrow — Dist. : Film Tonic.

La critique d'ici est souvent dure avec les films canadiens et québécois. Elle s'attend à ce que le travail de leurs cinéastes dépasse celui des réalisateurs étrangers avant d'encenser un de leurs films. Le miracle arrive parfois, mais pas dans le cas de *Bone*. À tort, puisque Eugene Garcia, véritable disciple de Bachar Shbib (mais en plus maîtrisé), possède une vision merveilleusement farouche du cinéma. Il n'est pas important de rappeler que, sur fond de trafic illicite, le récit suit l'itinéraire nocturne de deux couples qui remettent en question leur relation, car le film de Garcia est avant tout l'expression libre et autonome d'un genre de cinéma en gestation. (EC)

BUTTERFLY

La lengua de las mariposas — Espagne 1998, 95 minutes — Réal. : José Luis Cuerda — Scén. : Rafael Azona, d'après le recueil de nouvelles *Qué me quieres, amor*, de Manuel Rivas — Int. : Fernando Fernán Gómez, Alexis de Los Santos, Uxia Blanco, Gonzalo Martín Uriarte, Guillermo Toledo — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

La grande qualité du film réside dans son côté anecdotique, une des forces d'un certain cinéma hispanique, dont Carlos Saura s'est fait le maître incontesté (*Pajarico*, petit oiseau solitaire). Si le film n'apporte rien de nouveau sur le plan historique (le film se passe dans un village de Galice, au milieu des années trente), on ne peut nier que l'approche naturaliste procure à ce récit sur l'apprentissage d'un enfant de la vie adulte et de la réalité de la vie de vrais moments de pure exaltation poétique : le bal



Chicken Run



Dinosaur



Le Derrière



populaire, la leçon de choses en pleine nature, le discours de départ du maître d'école... (EC)

CENTER STAGE

États-Unis 1999, 126 minutes — Réal. : Nicolas Hytner — Scén. : Carol Heikkinen — Int. : Amanda Schull, Zoe Saldana, Susan May Pratt, Peter Gallagher, Donna Murphy, Debra Monk, Sascha Radetsky, Eion Bailey, Shakiem Evans, Ethan Stiefel — Dist. : Columbia Pictures.

Des étudiants tentent de se faire une place à la hauteur de leurs ambitions dans ce monde fermé que constitue le ballet new-yorkais. La danse agit ici comme prétexte et non comme sujet. Bien qu'on retrouve plusieurs moments de ballet, le découpage et le montage, insensibles, esquivent la grâce du mouvement dans une volonté de traiter de tous les éléments constitutifs de l'histoire sur un même pied. Cette neutralité dans la narration permet à tous les petits drames internes de se volatiliser successivement et les personnages voltigent, légers dans un enchevêtrement de faits anodins. Un méli-mélo de danse et de sourires larmoyants, d'ambitions fougueuses et de jeunes découvertes, construit un petit film léger donnant un peu à tous et peu à chacun. (JT)

CHICKEN RUN

Poulets en fuite — États-Unis 2000, 85 minutes — Réal. : Peter Lord, Nick Park — Scén. : Karey Kirkpatrick — Voix : Mel Gibson, Julia Sawalha, Miranda Richardson, Jane Horrocks, Lynn Ferguson, Imelda Staunton, Benjamin Whitrow, Tony Haygarth, Timothy Spall, Phil Daniels — Dist. : Motion.

Des poules pondeuses fuient une ferme de Grande-Bretagne qui a l'air d'un camp de prisonniers de la Seconde Guerre mondiale. Dans ce long métrage d'animation, les réalisateurs britanniques Nick Park et Peter Lord gardent le contrôle d'une production plus qu'imposante et amplifient ainsi le registre émotif qu'ils avaient pu donner dans *A Close Shave*, par exemple, faisant de leurs figures de pâte à modeler des personnages à part entière, dans un hommage aux *Ealing comedies*, mais évoluant dans un univers beaucoup plus sombre que les habituelles productions hollywoodiennes de ce type. En employant comme point de départ ce camp de prisonniers, les deux réalisateurs reprennent à leur compte une histoire glorieuse que des films récents, comme *U-571*, avaient banalisée. (LC)

LE DERRIÈRE

France 1999, 102 minutes — Réal. : Valérie Lemerrier — Scén. : Valérie Lemerrier, Aude Lemerrier — Int. : Claude Rich, Valérie Lemerrier, Dieudonné, Marthe Keller, Patrick Catalifo, Didier Brengarth — Dist. : Lions Gate.

Reconnue surtout pour sa merveilleuse interprétation d'une bourgeoise hilarante dans *Les Visiteurs*, de Jean-Marie Poiré (1992), Valérie Lemerrier a, depuis, peu tourné au cinéma. Outre quelques petits rôles et des spectacles sur scène en France, elle a réalisé en 1996 son premier film, *Quadrille*, qui n'a jamais été distribué au Québec. Son deuxième, *Le Derrière*, une comédie douce-amère sur la tentative d'une femme de se déguiser en homme pour séduire son père

homosexuel, décoit. Malgré ses mimiques loufoques, la comédienne n'arrive que trop rarement à faire rire. Le résultat est lourd, le film ne prend jamais son envol. (PR)

DINOSAUR

Dinosaure — États-Unis 2000, 82 minutes — Réal. : Ralph Zondag, Eric Leighton — Scén. : John Harrison, Robert Nelson Jacobs — Voix : D.B. Sweeney, Alfre Woodard, Julianna Margulies, Samuel E. Wright, Ossie Davis, Max Casella — Dist. : France Film.

Révolue, la vague de films sur les dinosaures ? Pas sans que Disney s'en mêle, il faut croire. Servi par une armada de concepteurs chevronnés qui auront travaillé durant plus de cinq ans, ce *Dinosaur* marque malgré tout un pas en arrière pour l'empire du divertissement américain, après les magnifiques *Mulan* et *Tarzan*. Si le premier tiers étonne par son ingénieuse orchestration de prises de vue réelles, d'animation 3D et d'images de synthèse, l'effet se retrouve lamentablement saccagé par le sempiternel animisme manichéen propre à l'usine Disney, qui a insidieusement tenté d'inculquer un sens moral humain à ces bêtes de la première heure. Ennuyeux et gênant. (CSR)

GONE IN 60 SECONDS

Partis en 60 secondes — États-Unis 2000, 119 minutes — Réal. : Dominic Sena — Scén. : Scott Rosenberg — Int. : Nicolas Cage, Giovanni Ribisi, Angelina Jolie, TJ Cross, William Lee Scott, Scott Caan, James Duval, Will Patton, Delroy Lindo,



Human Traffic

Robert Duvall, Christopher Eccleston, Chi McBride — Dist. : France Film.

Réalisé par Dominic Sena (Kalifornia), *Gone in 60 Seconds* est la quintessence du film de voitures : beaucoup de bagnoles et de tôle froissée. Le parfait exutoire pour un public nostalgique des *Blues Brothers* et autres ersatz. Seulement, le film ne possède aucune intelligence. Nicolas Cage cabotine et Angelina Jolie se contente de poser. Finalement, l'intrigue est aussi mince que le ticket qu'on vous remet à l'entrée ou, si on préfère, aussi grosse que les recettes du film. (MAB)

GRASS

Canada 1999, 80 minutes — Réal. : Ron Mann — Scén. : Solomon Vesta — Narr. : Woody Harrelson — Dist. : Lions Gate.

C'est avec un énorme sourire en coin que l'on nous présente ce documentaire historique faisant état de la guerre contre la légalisation de la marijuana aux États-Unis. Le film ridiculise la machine gouvernementale américaine qui dépense, depuis près d'un siècle, des milliards de dollars à rendre illégale une drogue moins nocive que l'alcool, mais dont les effets sont jugés plus dangereux pour notre société. Le parcours chronologique montre la progression d'un combat de moins en moins justifié, l'illégalité de la consommation privée de marijuana devenant aujourd'hui une entrave à la liberté individuelle. (LB)

Gone in 60 Seconds



Judy Berlin

HUMAN TRAFFIC

Grande-Bretagne/Irlande 1999, 94 minutes — Réal. : Justin Kerrigan — Scén. : Justin Kerrigan — Int. : John Simm, Lorraine Pilkington, Shaun Parkes, Nicola Reynolds, Danny Dyer, Dean Davies — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Ce film de Justin Kerrigan évoque le cinéma de Danny Boyle, version *Trainspotting*, mais dans une approche beaucoup moins subversive, particulièrement lorsqu'il s'agit de montrer les débordements inattendus des protagonistes. Des jeunes dans la vingtaine s'éclatent tout au long d'un week-end effréné (bringue, sexe, drogue). Pour certains, des amours naissent, pour d'autres, la solitude veille. Alerté, coloré, audacieux juste ce qu'il faut et bénéficiant d'une mise en scène agréablement dépouillée et d'une solide distribution, *Human Traffic* consolide les bases du nouveau cinéma irlandais, assurant, avec Kerrigan, une relève des plus prometteuses. (EC)

I DREAMED OF AFRICA

Je rêvais de l'Afrique — États-Unis 2000, 112 minutes — Réal. : Hugh Hudson — Scén. : Paula Milne, d'après le récit de Kuki Gallmann — Int. : Kim Basinger, Vincent Perez, Eva Marie Saint, Liam Aiken, Garrett Strommen, Winston Ntshona — Dist. : Columbia Pictures.

À première vue, le film de Hugh Hudson nous laisse avec un goût de déjà vu, tant la mise en scène est vieillotte. On se croirait dans un film tourné au milieu des années cinquante : mise en situation dramatisée jusqu'au plus haut point, récit ethnographique occi-

dentalisé, vision colonialiste de l'Afrique. Et pourtant, on peut sentir une certaine nostalgie pour ce genre de cinéma, nostalgie certes perverse, inavouée, mais qui, le temps que dure le film, évoque en nous une époque où les remises en question politiques n'étaient pas l'affaire du peuple. On louera l'interprétation de Kim Basinger dans le rôle d'une exploratrice de l'Afrique (et plus particulièrement du Kenya). Elle apporte au personnage une rare qualité d'émotion. (EC)

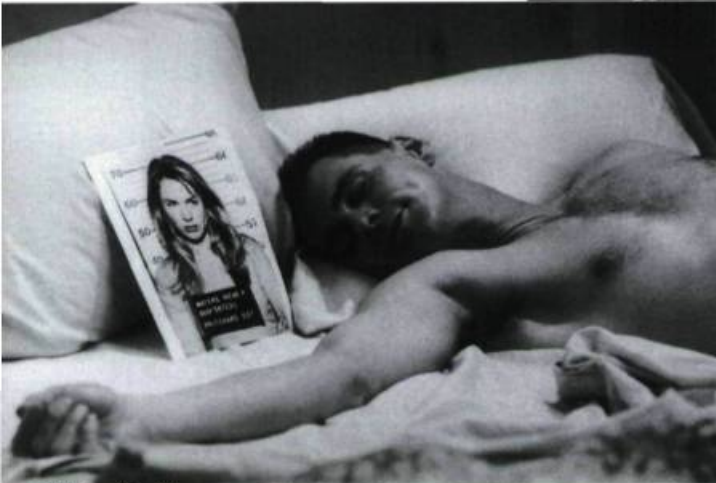
JUDY BERLIN

États-Unis 1999, 97 minutes — Réal. : Eric Mendelsohn — Scén. : Eric Mendelsohn — Int. : Barbara Barrie, Bob Dishy, Edie Falco, Madeline Kahn, Bette Henritze, Anne Meara, Julie Kavner, Aaron Harnicks — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Le premier long métrage d'Eric Mendelsohn révèle un jeune cinéaste d'une grande sensibilité. À Babylon, petite banlieue près de New York, à l'occasion d'une éclipse solaire qui semble s'éterniser, quelques individus en mal de vivre remettent en question leur but sur Terre. Cela donne un film à contre-courant de ce qui se fait aujourd'hui. Mendelsohn utilise avec bonheur les codes de la syntaxe cinématographique, se permettant notamment un noir et blanc à la fois fascinant et irréel. Évoquant le cinéma sérieux de Woody Allen (époque *Interiors*), les dialogues sont d'une rare acuité, donnant l'occasion aux personnages d'émettre des idées cohérentes sur le sens de la vie (solitude, dépendance, amitié, compassion, etc.) Dans un dernier rôle à l'écran, la regrettée Madeline



New Waterford Girl



Me Myself and Irene



Passion of Mind

Kahn incarne une femme au foyer banlieusarde désopilante et touchante à la fois. (EC)

ME MYSELF AND IRENE

Moi, moi-même et Irène — États-Unis 2000, 117 minutes — Réal. : Bobby Farrelly, Peter Farrelly — Scén. : Peter Farrelly, Mike Cerrone, Bobby Farrelly — Int. : Jim Carrey, Renée Zellweger, Chris Cooper, Anthony Anderson, Monogo Brownlee, Jerod Mixon, Robert Forster — Dist. : Twentieth Century Fox.

Quoi qu'on en dise, le film des frères Farrelly est drôle, et cela en dépit des nombreuses vulgarités propres à ce genre de cinéma. De plus en plus, un certain type de comédies américaines accumule particulièrement les détails à caractère scatologique, désacralisant ainsi l'un des derniers tabous de la société occidentale. C'est le cas de *Me, Myself and Irene*, pur produit de divertissement à l'humour gras, direct, sans une once de subtilité. Si ça fonctionne, c'est parce que les deux réalisateurs ont une approche politiquement incorrecte qu'ils manipulent avec une liberté de paroles et de mouvements totalement renversante. Jim Carrey, comme à l'habitude dans ce genre de films, s'en donne à cœur joie dans un rôle double. (EC)

ME MYSELF I

La Chance de ma vie — Australie/France 1999, 104 minutes — Réal. : Pip Karmel — Scén. : Pip Karmel — Int. : Rachel Griffiths, David Roberts, Sandy Winton, Yael Stone, Shaun Loseby, Trent Sullivan — Dist. : Blackwatch Releasing.

Pip Karmel possède le don de la répartie. Ses dialogues, brillamment formulés, détiennent une sorte d'énergie magnétique. L'héroïne du film, une femme de carrière dans la trentaine, vit une crise existentielle. Elle est déçue de ne pas avoir encore connu les joies du mariage. Mais ce qui apparaît comme une prise de position conservatrice devient, au contraire, une profonde réflexion sur la validité des objectifs que la société moderne impose souvent à la femme. Évitant le pamphlet féministe, la réalisatrice opte pour la comédie dramatique, question d'atténuer la teneur grave de certains thèmes abordés. (EC)

NEW WATERFORD GIRL

Canada 1999, 97 minutes — Réal. : Allan Moyle — Scén. : Tricia Fish — Int. : Liane Balaban, Tara Spencer Nairn, Andrew McCarthy, Mary Walsh, Nicholas Campbell, Cathy Moriarty — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Le réalisateur de l'intense *Pump Up the Volume* signe ici un film où les angoisses et les tourments de l'adolescence sont pour une fois montrés avec authenticité. Car, dans *New Waterford Girl*, il n'est pas question d'accès larmoyants ou de psychologie à rabais, mais au contraire c'est le spleen qui est dépeint avec une audace peu commune. Pour rendre compte de l'atmosphère d'ennui qui sévit dans une petite ville côtière de la Nouvelle-Écosse, Derek Rogers filme à merveille des décors ruraux et un paysage hostile. On soulignera également la présence de Liane Balaban, une jeune comédienne au talent à surveiller. (EC)

PASSION OF MIND

États-Unis 2000, 112 minutes — Réal. : Alain Berliner — Scén. : Ron Bass, David Field — Int. : Demi Moore, Stellan Skarsgård, William Fichtner, Peter Riegert, Sinead Cusack, Joss Ackland, Gerry Bamman, Julianne Nicholson — Dist. : France Film.

Alain Berliner, à qui l'on doit l'excellent film *Ma vie en rose*, s'est laissé entraîner, avec *Passion of Mind*, à la réalisation d'une blquette sentimentale digne d'un roman-photo italien. Berliner nous offre Demi Moore deux fois plutôt qu'une dans cette version édulcorée de *La Double Vie de Véronique*. Ni la vie rêvée de Demi, dans la peau d'une critique littéraire d'une Provence pleine de calissons d'Aix et de robe à carreaux, ni sa vie réelle, en riche éditrice new-yorkaise, nous font croire au destin de ces deux femmes. (MAB)

THE PERFECT STORM

La Tempête — États-Unis 2000, 129 minutes — Réal. : Wolfgang Petersen — Scén. : Bill Witoliff, d'après le livre de Sebastian Junger — Int. : George Clooney, Mark Wahlberg, Diane Lane, William Fichtner, Bob Gunton, Mary Elizabeth Mastrantonio, John C. Reilly — Dist. : Warner Bros.

Un bateau de pêcheurs s'abîme en mer au cours de la tempête du siècle. Les femmes, les vieux et les enfants restés en arrière espèrent leur retour, puis pleurent les disparus. Voilà matière à réaliser un drame puissant, universel et intemporel, en même temps qu'un film d'aventures maritimes époustou-



The Perfect Storm

flant. Mais *The Perfect Storm* s'éparpille plutôt, escamotant le véritable cœur émotionnel du récit en enfilant une suite de répliques téléphonées destinées à susciter au plus vite les réactions désirées, le scénario s'égarant dans des intrigues secondaires (le météorologue en studio, les vacanciers sur leur yacht) qui n'apportent rien au propos. Heureusement, il y a la fameuse vague de cent cinquante pieds, impressionnante et insurmontable. Dommage que, malgré de bonnes performances par une pléiade d'excellents acteurs, on mette près de deux longues heures pour l'atteindre au cours desquelles on apprend bien peu de ce qui pousse ces hommes (et une femme !) à vouloir continuer d'affronter l'océan. (CV)

SHANGHAI NOON

Le Cowboy de Shanghai – États-Unis 2000, 110 minutes – Réal. : Tom Dey – Scén. : Alfred Gough, Miles Millar – Int. : Jackie Chan, Owen Wilson, Lucy Liu, Brandon Merrill – Dist. : France Film.

S'inspirant librement du classique américain *High Noon*, de Fred Zinnemann (1952), *Shanghai Noon* est un hybride de western, de Kung-fu et de comédie refait à la sauce *buddy movie*, et le cocktail est assez réussi sans être pour autant un modèle d'originalité. Les scènes de combats sont très bien chorégraphiées, la mise en scène est vivante et la photographie lumineuse exploite bien les décors et paysages du Dakota du Nord. Les fans de Jackie Chan devraient apprécier ce deuxième effort en sol nord-américain. C'est du divertissement bon enfant, efficace à

Titan A.E.



Up at the Villa

souhait. Bref, une denrée rare dans le contexte de la production hollywoodienne estivale. (PG)

TITAN A.E.

Titan – Après la Terre États-Unis 2000, 80 minutes – Réal. : Don Bluth, Gary Goldman – Scén. : Ben Edlund, John August, Joss Whedon – Voix : Matt Damon, Drew Barrymore, Bill Pullman, Nathan Lane, John Leguizano, Janeane Garofalo – Dist. : Twentieth Century Fox.

Dans *Titan A.E.*, – le jeu vidéo intègre définitivement le cinéma. Après l'annihilation de la Terre, un groupe d'humains recherche le vaisseau miraculeux qui lui permettra de créer une nouvelle planète pour son peuple. Presque entièrement composé d'images de synthèse, le film se meut avec cette fluidité hallucinante à laquelle on s'acculture tout juste. Le flottement des vaisseaux, les panoramiques en *looping* confèrent au film une esthétique extrêmement soignée, imitant la mode techno d'aujourd'hui. Organisé en tableaux plutôt qu'en scènes, chaque aventure, bien que constituante d'un principal tronc thématique (l'espoir comme courage), se suffit à elle-même. Ainsi, l'histoire ne se déroule pas de causes à effets, mais palpite d'une action à l'autre. On regrette toutefois la fin qui, plutôt que d'atteindre un paroxysme qu'on anticipe, s'essouffle, désireuse d'en finir au plus vite. (JT)

UP AT THE VILLA

Il suffit d'une nuit – États-Unis 2000, 114 minutes – Réal. : Philip Haas – Scén. : Belinda Haas, d'après le roman de

W. Somerset Maugham – Int. : Kristin Scott Thomas, Sean Penn, Anne Bancroft, James Fox, Jeremy Davies, Derek Jacobi – Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Devant une saison cinématographique principalement axée sur les films d'action et les comédies pour adolescents, le nouveau film de Philip Haas ressemble à un flot. On n'a qu'à se fier aux noms portés au générique. Comment mettre en scène une histoire se passant à Florence en 1938 et racontant les mésaventures sentimentales et sensiblement politiques d'une jeune femme qui, n'ayant aucune intention de vivre dans la pauvreté, est prête à tout (ou presque) ? Ce qui importe dans ce genre de production, c'est avant tout l'interprétation, ici menée par des comédiens solides (en particulier Sean Penn, dans un rôle romantique). Par ses décors bourgeois sortis d'un autre monde et sa présentation sirupeuse d'une certaine époque, *Up at the Villa* évoque le cinéma de Franco Zeffirelli, un cinéma convenable, bien fait, mais aux afféteries parfois grandiloquentes. (EC) 

LB : Loïc Bernard • MAB : Marc-André Brouillard • EC : Élie Castiel • LC : Luc Chaput • PG : Pascal Grenier • PR : Pierre Ranger • CSR Charles-Stéphane Roy • JT Julie Tremblay • CV : Claire Valade